

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Carte blanche aux étudiants :
Vins en liberté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90b, p. 52-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Vins en liberté

Les textes qui apparaissent ici ont été sélectionnés parmi un ensemble de productions libres d'élèves de 4^e littéraire. Textes libres! voilà une consigne suffisante, semble-t-il, pour distinguer ce genre de celui de la dissertation! Le sujet — le vin — était quand même imposé et les élèves avaient l'obligation d'écrire ce premier devoir dans des limites bien précisées: les travaux, dactylographiés (interligne 6 mm), d'au minimum deux pages, devaient comporter une marge de 5 cm à gauche et de 7 cm à droite.

Ajoutons que les textes ont été notés — les élèves eurent à cœur d'écrire dans une langue châtiée — et que le professeur n'acceptait pas les textes versifiés.

Mais poésie et liberté, simples comme le pain et le vin, ne disparaissent pas si vite.

Jean-Charles Zay

Le vent claque de sa langue glacée les marches poreuses. Tantôt je veille de ma main mal assurée la flamme vacillante d'une bougie, tantôt je la décolle du mur empreinte d'humidité. J'arrive en bas, devant la porte de la cave, de la neige encore sur mes souliers. Je la pousse fébrilement.

Alors l'haleine chaude, la cave m'accueille. Trop sombre, je dépose en son milieu la bougie, dont j'effile la sueur durcie. Le plafond résonne de sa légère tiédeur, suffisante pour envelopper chaque objet du voile prude de la rondeur. Mais l'un cabre ses formes charnues et anguleuses aux reflets incisifs. Je le saisis et m'approche d'un des fûts soigneusement disposés.

La silhouette sombre, ils s'imposent majestueusement. Du doigt j'en frôle un, je sens frémir sa peau âpre, dont chaque fendille révèle les halètements d'une vie sourde. Je choisis une crevasse un peu plus marquée et dans ces lèvres entrouvertes j'y introduis le coin. J'écarte : la douve rebondie se retire en gémissant et de la blessure béante jaillit le vin.

Je recueille une lampée que je roule le long de mon palais. Je replace seulement le bois résineux qui se cicatrisera. En moi alors s'écoule la vie. Ses raisins vitreux à la pellicule lisse, rosée de givre le matin, crissent dans ma gorge ; leur frissonnement lorsque je les cueille, bleus, dans mes paumes de sulfate ; leur poids dans mon dos, sur le chemin du pressoir ; la chair vineuse qui s'échappe en lourdes perles noires, pressée, écrasée.

Vive, c'est elle qui gonflera le sein des fûts. Elle retirera de la saison chaude l'énergie pour poursuivre son évolution et moi, impatient, je guetterai sa métamorphose ; élevée dans l'angoisse et l'amour mêlés, elle me cachera sa nature jusqu'à ce que mature, elle se révèle.

Je goûte ; dans ma bouche comme une poignée de terre plus âpre sous la langue que la poussière. Toutefois le bois et le piquant du poivre dissolvent la puissance de la vanille. Enfin le cassis balance, équilibre. Des fragments d'odeurs s'imposent à moi. La suavité de la violette qui domine des odeurs sourdes de fumée, marquées par une pointe brûlée d'herbe rase.

C'est ce sang de velours cramoisi et chargé de poussière qui, depuis tant de millénaires, coule dans les gosiers, intarissable.

Alors, de sensations enivrantes envahis, mes sens s'emportent.

Puis la lumière blanche du soupirail tombe drue.
Je remonte.

J'aime être bercé par les souvenirs, lorsque le verre encore plein me renvoie l'image de l'enfant que j'étais...

Je me revois, cet été 1951, courir au milieu des vignobles, m'arrêter un instant pour observer un caillou sur lequel brillaient quelques cristaux, puis, l'ayant glissé dans ma poche, repartir d'un bond, plus libre que les oiseaux qui traversaient le ciel. J'avais douze ans. Je passais mes vacances chez mes grands-parents dans un petit village de Bourgogne, Mercurey. Leur maison empestait le tabac froid, pourtant, j'y entrais volontiers chaque soir pour le souper, épuisé par les guerres que je menais dans les vignes contre de monstrueux dragons.

Un jour, l'un de ces monstres imaginaires m'ayant repoussé plus loin que d'habitude, j'aperçus une petite cabane à l'écart du village. Je m'en approchai. Soudain, un vieil homme, une bouteille à la main, surgit au dehors et vint vomir près de moi. Pétrifié par la peur, je ne m'enfuis pas lorsque le vieux qui m'avait aperçu s'approcha. Il avait sur le visage toutes les marques qu'une vie de misère peut laisser. «Alors petit, me dit-il, tu n'as pas peur de moi! Cela mérite bien un petit verre; entre donc chez ce bon vieux Alcofribas.» (Je n'ai su que bien plus tard où il avait puisé ce surnom.) Son sourire, bien qu'il lui conférât un peu plus de laideur, me rassura et je pénétraï dans la cabane.

A l'intérieur, je découvris une table, un lit défait dont les draps étaient vieux et sales; des cadavres de bouteilles jonchaient le sol et, dans un coin de la pièce, un appareil que je pris d'abord pour quelque instrument de torture me glaça le sang. «Vingt ans que j'essaie de faire du vin avec ce damné pressoir et les trois ceps qui poussent juste dehors et je n'arrive à n'en tirer qu'un liquide froid et indigeste, s'écria-t-il. Viens t'asseoir et goûte donc au vrai vin de Mercurey, celui que je charpe dans les caves du village.» Je me trouvai peu après, un verre dans les mains, sans savoir s'il fallait le refuser ou non. «Tu n'as sans doute jamais bu de vin, comme beaucoup de gens, même ici, car boire ce n'est pas seulement faire glisser le liquide dans son estomac, c'est redécouvrir ses sens, se laisser imprégner par la robe, le bouquet, le goût du vin, remarquer à chaque gorgée qu'une nuance nous avait échappé. Le vin est aux sens ce que la poésie est à l'esprit, rappelle-toi bien cela. Et maintenant, fais exactement ce que je te dirai et tu connaîtras ce qu'est le vin.»

Alors, comme il me le décrivait, je portai d'abord le verre à mes lèvres, je retins le liquide sur les bords de ma langue en gardant la bouche bien close et je sentis un petit picotement. Puis, une sorte de moue sur les lèvres, j'aspirai un peu d'air. C'est alors que des parfums inconnus montèrent dans mes narines. Je ne me souviens plus de ce qui me plut le plus ce jour-là: était-ce de boire ou de respirer ce vin, tout se mêlait dans une si parfaite harmonie. J'avalai enfin et sentis descendre le liquide qui me chauffa la poitrine.

Nous discutâmes ensuite; l'alcool me donnait du courage et je me pris vite d'amitié pour ce vieillard; je ne sais pas aujourd'hui ce que je pus bien lui dire, mais je me rappelle de ce discours qu'il me tint, lorsque je lui demandais de me parler encore du vin.

«Je ne puis dire si le vin est un don de Dieu ou du démon; les peuples les plus païens lui vouaient un culte dans des symposions ou d'orgiaques bacchantales alors que le Christ l'a choisi pour instaurer son Eucharistie. Il y a bien pourtant un point commun à tous ces cultes: ils honorent la nature et le travail de l'homme. Tu as découvert la sensualité du vin, découvres-en maintenant la spiritualité!

Lorsque tu porteras le verre à tes lèvres, ferme les yeux et imagine les longs jours où le soleil, inlassablement, a injecté la sève de vie à la vigne, comme s'il était son cœur; regarde ces vigneronns qui, le front en sueur, s'épuisent à porter les hottes de raisin; si le vin est assez vieux, pense aussi à ces filles qui s'amuseent à écraser les grappes de leurs petits pieds dans la grande cuve. Lorsque tu avaleras le vin, apprends à sentir cette nature et ses hommes, et quand l'ivresse montera en toi, honore-les par tes chants!

Mais prends garde que jamais la bouteille ne s'empare de ton esprit comme elle s'est emparée du mien. Je n'ai compris que trop tard...

"Ils ont été pris de vin, ils ont divagué sous l'effet de la boisson, oui, toutes les tables sont couvertes de vomissements abjects", proclamait Isaïe. Vraiment je te le dis, le vin s'échappe de ceux qui ne savent pas le boire dans l'avilissement le plus sordide; respecte le vin et il te respectera.» Je revois le vieil ivrogne, le doigt en l'air, les yeux exorbités, comme un devin fou qui recracherait des paroles d'Apocalypse.

Cette fin d'après-midi-là, je partis de chez lui en chantant à tue-tête, le ciel était plus bleu, les oiseaux, les grillons, toute la nature me semblait ne vivre que pour moi: je devais être un peu ivre.

Je passai le reste de mes vacances chez Alcofribas qui me présenta chaque jour de nouveaux crus si bien que je pus, pour finir, reconnaître les vins, les juger; je trouvai certains vins de Brouilly de cette année-là trop bourrus; ils eussent mérité deux ans de fût supplémentaire, tandis que j'aimais par-dessus tout le Meursault blanc et son parfum d'amande. En peu de temps, mes sens devinrent plus fins et mon affection pour ce vieillard plus grande.

Puis vint le dernier jour. Alcofribas m'attendait le sourire aux lèvres et m'accueillit l'œil pétillant: «J'ai une surprise pour toi!» Il me présenta ensuite une bouteille qu'il avait volée le matin dans une cave quelconque. Je remarquai bien vite sur l'étiquette que ce vin avait le même âge que moi, ce qui me rendit euphorique avant même de l'avoir bu.

«Tu vois petit, dit-il, cette bouteille se couvrait de poussière depuis douze ans, tandis qu'à l'intérieur le vin, comme toi, mûrissait, évoluait, et cela juste pour nous qui allons le boire maintenant.» Alcofribas se régala; moi, je trouvai ce vin plutôt amer.

Je ne me souviens plus de ce que nous nous dîmes en nous quittant, mais je pleurai longtemps cette nuit-là. Je ne le revis jamais.

Je n'aperçois plus mon reflet dans le verre vide, comme si le vin avait emporté le visage de mon enfance.

Ces souvenirs-là m'ont laissé l'âme triste...

Souvent, lorsque le soir recouvre la ville d'une ombre tiède qui s'amoncelle le long des caniveaux, contre les vitres extérieures des musées et derrière les façades aveugles, on peut voir défilier dans les rues de longues colonnes décimées de passants hagards qui, battant la semelle sur les pavés, laissent leur pas ou leur habitude les entraîner vers la porte d'un café. Là, ils oublient l'inutilité de leurs existences ternes. Ils comblent le vide qui les habite avec des flots de liquide noble couleur d'or ou de rubis. Encouragés par cet allié secret, ils défient la vie, redressent leurs illusions vacillantes et retrouvent enfin un simulacre d'espoir qui leur donne la force, au début du matin, de s'arracher aux vapeurs capiteuses et chaudes de l'établissement. Ils vont ensuite se coucher, vaguement reconnaissants, libérés de leurs craintes, de leurs doutes, de leurs lâchetés et de leurs remords.

Le vin a coulé dans leurs veines toute la nuit. Au réveil, ils balaieront d'un verre les cauchemars qui peuplent leur inconscient, ignorant que ceux-ci sont les mêmes que ceux qui hantent depuis si longtemps les recoins perdus de leur cœur qu'ils ne savent plus écouter. Leur pensées deviennent lourdes et vaines; la vérité leur est masquée par la perte de leur liberté mais de tout cela rien ne les trouble car ils ont perdu jusqu'à la conscience de leur malheur.

Quand ils cherchent qui est leur ennemi, ils trouvent à se plaindre de tel ou tel voisin, de leur femme, de la fatalité ou encore d'une loi. La vie, en somme, leur est insupportable. Ils se plaignent de tout même si rien ne les touche: il faut bien que chaque soir ils aient lieu de boire.

Assis le dos courbé à une table, portant le poids du monde dans leur foie gonflé, ils ne peuvent entendre le bruit de grattement que fait à côté d'eux la plume du poète qui lui ne boit que pour la gloire et la beauté des vers que l'ivresse a produits. Lorsqu'il voit ses amis, il leur raconte que la veille au soir, buvant au «Lion d'Or», il a connu les muses et vu danser Bacchus sur les tables de bois. Il jure ses grands dieux que le vin qu'il a bu n'a servi qu'à doter l'humanité d'un nouveau chef-d'œuvre de littérature, à classer, il en est sûr, entre les Grecs et les Romains afin que le héros du livre, un mendiant alcoolique, soit soutenu d'un côté par Ulysse et de l'autre par Enée. Le poète abusé par une fausse idée gaspille son talent, il le brûle à tout vent, croyant récolter des lauriers, il n'aura qu'une vigne et plus rien d'autre à faire que de vinifier.



Le vin se rit de ces pauvres âmes qu'il parvient à berner. Pour la plupart des hommes, il est plus agréable au palais qu'aucune autre boisson. Il réjouit les cœurs, délie les langues, encourage confiance et amitié. Il pardonne les erreurs et n'est pas rancunier. Jamais il n'abandonne personne. Il reste fidèle à chacun, tranquille, plein de malice, au fond de son flacon. Le besoin de boire se fait-il sentir? Il est toujours au rendez-vous, là où chacun sait pouvoir le trouver. C'est d'ailleurs en sa qualité d'ami loyal qu'il est le plus apprécié. Pour un buveur, point de carence, il y aura toujours des vignes, il y aura toujours du vin.

C'est encore et toujours le vin qui trinque!

Boisson alcoolisée par excellence, se prêtant particulièrement au gosier des Valaisans, le vin est accusé d'être à l'origine de nombreux fléaux. De la cirrhose du foie aux 40% d'accidents mortels de la route en passant par les drames familiaux provoqués par un parent alcoolique, les critiques fusent de toute part et semblent sans appel.

Et si pour une fois, nous laissons le vin plaider en sa faveur?... Ah! comme il se plairait à vous rappeler les Noces de Cana, où, au grand dam des convives, il vint à manquer. Qu'il fut triste aussi, le millésime 1860, lorsque le phylloxéra contamina tous les vignobles de France. Et avec quelle nostalgie l'homme évoque-t-il le Pays de Cocagne, où le rouge de Bordeaux coulait à flot dans les rivières.

Vous pouvez bien condamner les effets du vin, son absence vous laisse dans l'embarras. Qui serait à même de répandre par sa seule présence la bonne humeur? Personne, si ce n'est le vin. C'est pourquoi, ne pouvant songer à vivre dans un état de perpétuelle mélancolie, l'homme a tissé avec le vin une relation complice, unique en son genre. Le vin est pour tous une personne dont la première rencontre remonte à la plus tendre enfance, alors que lui avait déjà pris de l'âge.

Jeunes bambins vous sentiez son parfum flotter au-dessus de la marmite de ragoût, mais il s'était déjà évaporé dans la nature. Plus tard, il vous a donné ses amours. Cette petite gorgée qui enflammait la bouche était presque aussitôt suivie d'une grimace: on se jurait alors de ne pas faire plus ample connaissance avec lui.

Mais c'était sans compter sur la vocation de certains. Entrer dans les ordres, c'est jurer fidélité au vin et assister ce merveilleux magicien qui chaque dimanche renouvelle son tour le plus célèbre: l'Eucharistie. Quelques gouttes d'eau dans lesquelles le vin se baigne au fond du calice, la formule rituelle prononcée par Monsieur le Curé, et le voilà métamorphosé en sang du Christ.

Et puis un jour, un chanoine régulier annonça la bonne nouvelle: «Il y a trop de vin pour dire la messe; il n'y en a point assez pour faire

tourner les moulins: donc il faut le boire.»¹ Aussitôt dit, aussitôt fait. Vous avez oublié qu'auparavant le moindre contact avec lui vous répugnait et vous avez tous succombé à son charme.

Ses plus fervents courtisans, les œnologues, transforment chaque rencontre en cérémonial. D'abord, ils font valser le philtre au fond du verre. Puis ils goûtent aux retrouvailles avec un plaisir non dissimulé. L'instant d'après, ils parlent du vin comme d'une vieille compagne. Sa robe aux paillettes couleur de braise, amarante ou terre cuite. Son caractère très droit, un peu strict. Sa distinction propre aux nobles crus de Bourgogne... Ils ne tarissent pas d'éloges à son égard. A l'inverse, la satisfaction de la soif étanchée par un verre d'eau les rendrait muets. Tout au plus remarqueraient-ils que l'eau était fraîche.

Quant à vous, Amateurs qui distinguez à peine le blanc du rouge, vous ne voyez dans le vin ni magiciens, ni belle dame à courtiser. Mais le vin revêt mille autres visages! Et pour vous, il est la muse qui vous inspire tout un répertoire de chansons à boire. Seul le vin peut réveiller le poète qui dort en vous.

«D'ailleurs, a-t-on déjà entendu chanter louange, la fourchette à la main, du foie gras, du saumon fumé, des rognons flambés?»²

Non. C'est le verre à la main que l'on entonne à pleine voix:

«Trois bons buveurs à l'ombre d'une treille,
Valent bien mieux
Que dix mille amoureux,
Car c'est en buvant que l'on fait des merveilles
Tandis qu'en aimant,
L'on vit en languissant.»³

Cependant, si ces trois bons buveurs ne se modèrent pas, c'est un assassin et non une muse qui leur chuchotera: «L'alcool tue lentement; quelle chance, vous avez le temps.» Ballons de rouge après ballons de blanc, le temps passe, certes, ... mais pas l'envie. Alors il ne reste à l'ivrogne que la boisson pour oublier qu'il boit. Et comme le vin est un

¹ A.-B.-L. Grimod de la Reynière

² Emile Peynaud (œnologue)

³ Chanson populaire valaisanne recueillie et harmonisée par F.-X. Delacoste

joueur habile, l'homme croit trouver le compagnon de ses chagrins dans un verre, alors qu'il parle en fait à son propre reflet à la surface du vin.

Si le vin est trompeur, au moins accompagne-t-il l'homme tout au long de sa vie. Arrivé en fin de course, il aura été notre plus fidèle ami et il sera difficile de le quitter. Heureusement, la mort apportera un baume à la séparation: enterré, on aura toujours «un verre dans le nez» et incinéré, on aura «une bonne cuite» à tout jamais.

Dans la plupart des cas, l'homme s'engage avec le vin sur le chemin de la gaïté, au lieu de s'égarer sur les sentiers de l'abus. Voilà donc pourquoi il serait bon de regarder le vin d'un œil moins sévère. Aussi ma plume, que je trempe une dernière fois dans le vin, corrigera-t-elle le dicton: «C'est quand la bouteille est vide que nous sommes pleins» en ajoutant: de bonne humeur.